

« *Ton trésor à toi, c'est ta prière* »
Le chemin d'oraison de Marie de la Trinité

Ecrivant à la fin de sa vie au P. Beyer¹, MdT évoque l'importance des *Carnets* : *Il m'est parfois venu à l'esprit que leur contenu pourrait être utile à des chartreux ou trappistes ou carmes.* Je ne suis que dominicaine mais ma rencontre progressive avec elle – et je tiens à remercier tout spécialement Christiane Schmitt, le fr. Eric et Kristell Jeannot – m'a éblouie. La découverte des grandes grâces, les paroles reçues à mon tour en plein cœur, les lumières sur le sacerdoce et l'intimité avec le Père : tout cela m'a rejointe au plus profond et au plus intime de ma vocation.

Je retiendrai principalement deux acquis :

Ses grâces et son aptitude à les transcrire sont venues éclairer mon propre vécu quotidien dans l'oraison, chez moi obscur et inchoatif. Il y eut à la lecture comme un effet cinématographique de zoom qui est venu révéler par grossissement ce qui était déjà là mais non perçu. Et je pense que d'autres ont fait la même expérience en lisant MdT.

Et puis, ce qu'elle a vécu et tenté d'écrire est venu confirmer et soutenir le désir qui me donne de prier, ce désir un peu fou d'avoir part à la vie de Dieu en Dieu. Et j'ai pensé à bon nombre de nos contemporains qui vont souvent chercher très loin, en des orientes plus ou moins mythiques, ce que le Christ voudrait leur proposer mais que bien peu de spirituels chrétiens réussissent à transmettre. Et là, je crois que j'attendais la rencontre avec MdT.

D'où le sujet choisi : le chemin d'oraison de MdT. Je ne suis pas assez théologienne pour en creuser le contenu doctrinal ni assez psychologue pour en comprendre les soubassements psychiques. Mais un peu à la manière des phénoménologues, je mettrai tout cela « entre parenthèses » en pratiquant comme une « epochê » phénoménologique pour ne considérer avec attention que l'état d'oraison de MdT et ses différents seuils et en recueillir les principaux caractères.

La progression de l'exposé sera simple, à l'image de la progression de n'importe quelle oraison : elle laissera volontairement de côté toute perspective diachronique. Trois questions m'ont guidée : comment MdT entre-t-elle en oraison ? comment s'y tient-elle habituellement dans la durée ? et, au terme, que dit-elle de l'union avec Dieu la plus haute ? Et pour chacune des questions la réponse tient dans une expression qui revient sous sa plume : *clauso ostio, s'enfoncer dans les attitudes* et au sommet *in sinuPatris*.

*

Mais auparavant il nous faut rappeler brièvement les **circonstances** de son oraison. De fait, elle note avec grande précision dans les *Carnets* des indications de lieux et de temps,

¹Lettre du 25/12/78.

mais c'est comme en passant et sans jamais s'y attarder. Nous la voyons prier aux heures régulières pour toute religieuse, avec à certaines époques des « oraisons supplémentaires » chèrement acquises. Il y a parfois un réveil nocturne et de plus en plus souvent la prière au cœur de la célébration eucharistique. On relèvera aussi quelques circonstances inhabituelles comme un voyage en train ou à bicyclette, un escalier que l'on descend ou le réfectoire des sœurs, mais toujours pour souligner l'irruption gratuite de la grâce.

Les circonstances dramatiques de la guerre ne sont jamais évoquées à la différence d'Etty Hillesum ou de S. Weil, pas même indirectement comme dans les poèmes ou certains textes d'Edith Stein. Cette discrétion dont elle ne se départira jamais souligne nettement que pour elle l'oraison est comme un monde dans le monde et un temps à part dont Dieu seul est le protagoniste.

On a souvent souligné combien l'oraison fut le lieu d'une tension extrême qu'elle-même et certains de ses thérapeutes rendront responsable de son délitement psychologique ultérieur : dilemme entre appel contemplatif et choix contraint d'une voie apostolique, écartèlement entre des dons naturels pour l'action, l'organisation, la conception intellectuelle, dons reconnus et valorisés par ses supérieurs et la béance abyssale de son désir de Dieu dans le silence et la solitude. Cette tension demeurera encore après sa maladie, lors son retour à Flavigny, et cela jusqu'en 1971... Et pourtant, à y regarder de près, j'ai constaté avec étonnement que les grandes grâces, les relevés des lumières les plus neuves se situent précisément aux moments de plus grande tension : août 29 où elle « choisit » sa vocation, année 41 où elle cumule les charges dans le contexte dramatique de la France occupée. A partir du 2 février 1942 au contraire, si le temps libéré lui permet d'entreprendre l'écriture si précieuse des *Carnets*, si la rencontre du P. Motte la confirme et la stimule, sa vie d'oraison ne m'a pas semblé en recevoir plus d'élan. C'est même à cette époque que l'*ego* va bientôt ressurgir avec toute sa complexité et ses conflits internes. Comme pour souligner que le maître de l'oraison, c'est bien le Seigneur et non pas les circonstances et que *sa force se déploie dans la faiblesse*.

*

L'entrée en oraison, une porte à fermer

Un verset évangélique, Mt 6,6, revient de manière récurrente, surtout dans les premiers *Carnets* : *quand tu pries, ferme sur toi la porte – clauso ostio – et prie ton Père qui est là dans le secret*. Nous lisons le 4 mars 41² : *Ce n'est pas tant moi qui cherche Dieu que lui qui vient de lui-même. Ce qui me revient c'est clauso ostio – fermer la porte – et dès que la porte est fermée, je perçois qu'il est là. Toujours, en tout cela, c'est le Père*. Plusieurs points méritent d'être relevés. D'abord que la visée de sa prière, c'est la personne du Père, selon le précepte même de Matthieu, plus que la relation à Jésus. Mais ailleurs³, commentant l'expression du

² I, p. 171 (Nous avons pris le parti simple de citer MdT d'après le numéro de volume et de page des *Carnets* publiés par le Cerf).

³ 25 juin 41, I, p. 212.

Père qui *voit dans le secret*, elle précisera que ce « là où le Père voit » n'est rien d'autre que le sacerdoce du Christ ou encore sa Très Sainte humanité. Nous trouvons donc en résumé, autour de ce verset de Mt, quelques-uns des éléments principaux de la grâce singulière de MdT : le sacerdoce du Christ et le mystère de la paternité divine.

Mais qu'entend-elle par *clauso ostio*, fermer la porte ? Le définir peut se révéler riche d'enseignements pour notre propre vie de prière. De manière tout à fait classique, mais vécue par elle dans la radicalité, c'est d'abord *faire le vide* en soi de tout ce qui n'est pas Dieu afin de pressentir l'attraction de Dieu et de s'y abandonner⁴. C'est faire droit à Dieu au-delà de tout créé. Du même coup ce sera aussi rejoindre sa pauvreté foncière : *au sujet de l'oraison : j'y suis selon ce que Dieu me demande d'y être, si petite, pauvre et incapable ! Le Père me dit « tu ne peux pas plus »*⁵. Que c'est consolant pour nous ! Cette abnégation de soi acquerra plus tard une dimension relationnelle où il lui faudra accepter d'être *tendue pour rien, réduite à rien*. Mais la dimension fondamentale du *clauso ostio* demeure le dépouillement intérieur du silence et de la solitude dont saint Joseph lui offrira le modèle inégalé.

Alors émerge un autre aspect de ce travail du vide qui est de renoncer devant Dieu à toute initiative personnelle ou activité pour se tenir *toute passive en la grâce*⁶. Pourtant, la passivité est tout sauf inertie quiétiste : elle exige effort et travail. Car si elle est traversée de désir elle demande aussi l'acceptation libre à se tenir de l'autre côté du seuil. Lorsque MdT reprendra à son compte le *Fiat* de Marie, elle comprendra même que cela ne va pas sans une grande audace, une authentique prise de risque : *et il a bien fallu... qu'elle ose dire Fiat à Dieu, qu'elle ose nourrir Dieu, qu'elle ose offrir Dieu à Dieu au Temple... Qu'elle m'apprenne à oser ce qu'il plaît au Père que j'ose !*⁷

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que ce passage du *clauso ostio* soit aussi celui du combat spirituel. Non seulement fermer la porte génère un porte-à-faux vis-à-vis de la communauté, mais même intérieurement il se vit là quelque chose de redoutable. Le 5 septembre 41 elle note avoir *peur de cette porte qui me met seule à Seul, peur de cette incompréhensible union*⁸. Et la peur est redoublée de ce que, après être entrée en oraison, il faudra encore tout à l'heure en sens inverse en sortir : *Et quand je repasse la porte... je suis basanée, le soleil m'a décolorée. Autre effroi, d'une impuissance accrue, j'ai été réduite à rien, je n'ai pas su*⁹. Un an plus tard, elle comprendra que cette peur qui confine parfois à la *répugnance* vient de ce que la nature humaine n'éprouve en soi aucun attrait pour les mystères de la déité, de par leur trop grande différence ontologique avec ce qui nous est naturel. Mais Dieu qui nous a créés le sait bien, et ne nous en tient pas rigueur¹⁰.

⁴ 10 mars 42, II p. 184.

⁵ 17 mars 42, II, p. 212.

⁶ Cf. 20 juillet 41, 23 août 42, 12 novembre 42 entre autres.

⁷ 23 août 41, I, p. 231.

⁸ I, p. 242.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ 12 novembre 42, III, p. 509-510.

Fermer la porte sur soi ne signifie donc pas se retirer dans sa tour d'ivoire mais bien au contraire accepter de déboucher dans un nouveau champ de tension et d'écartèlement, celui où l'âme envisage la distance infinie de la transcendance divine à elle et demeure là ou, comme elle le dit, en langue évangélique, elle *s'y tient debout*¹¹. Car, pour MdT, ce qui advient de l'autre côté de la porte, ressemble bien à *une dislocation de soi-même, toute suave du côté de Dieu, toute douloureuse du côté de la nature – suave par l'effet de la grâce – douloureuse à cause de la petitesse, du resserrement de la nature*¹². Ailleurs elle se dira *excédée, épuisée* par ce contact divin. MdT connaissait-elle l'expression de Denys l'Aréopagite *ta theia pathein*¹³ qu'elle commente ici de façon si pertinente ?

Ni méditation des scènes évangéliques ou bibliques, ni élévation par la ferveur de l'amour vers les personnes divines, ni dialogue amoureux avec son Seigneur, le chemin de prière de MdT se présente d'emblée sous le signe du *nada* sanjuaniste, ou encore du détachement et de la nudité de la spiritualité dionysienne illustrée par Eckhart. Cependant le vide n'est jamais, à la différence des méditations dites orientales, une fin en soi mais le seuil à franchir pour entrer en une plénitude que la figure de l'excès pourra nous aider à comprendre. Excès ici ne s'entendra pas d'une démesure ou d'une outrance du sujet désirant mais comme la signature de la surabondance du don et de l'infini de celui qui vient toutes portes closes... excès du *propter nimiam caritatem*¹⁴ de saint Paul.

*

Prier dans les attitudes

Dans une prière d'action de grâces, MdT remercie Dieu de ce que Dieu *a exaucé cet autre désir de savoir par quelle voie personnelle m'unir à Lui et de recevoir cette voie de Lui*¹⁵. On est en droit de se demander pourquoi les voies classiques de l'oraison contemplative ne peuvent lui suffire. Serait-ce simple volonté de se singulariser ? Elle sait que la tradition spirituelle nous propose une union à Dieu par les vertus infuses qui surélèvent nos facultés d'intelligence et de volonté. Or, elle va trouver deux motifs de récuser ce mode d'union. Les vertus infuses en effet, dont l'amour de charité fait partie, perfectionnent nos facultés mais en vue de leurs opérations, de leurs actes. Pour MdT, cela aboutirait à une union seulement « partielle » : partielle parce qu'opérative et non substantielle ou entitative, partielle encore parce que passagère comme tout ce qui relève de l'agir et non de l'être.

Le propos est clair : le désir de MdT exige l'ultime, l'union totale et permanente de tout son être à tout Dieu. S'il peut nous paraître outrancier, Dieu cependant a bien voulu l'exaucer par les différentes grâces qu'elle a identifiées comme grâces de filiation et de sacerdoce. C'est là sa voie personnelle reçue de Dieu. Et lorsqu'elle entreprendra la

¹¹ 1^e août 41, I, p. 224.

¹² 23 août 41, I, p. 230.

¹³ Locution presque intraduisible : « expérimenter les choses divines », mais avec la connotation de « éprouver, souffrir ». *Noms divins*, ch. 2.

¹⁴ « A cause de son trop grand amour », *Eph* 2,4.

¹⁵ 15 février 42, II, p. 87.

rédaction des *Carnets*, elle établira que les dons de filiation et sacerdoce ouvrent aussi un chemin, une voie d'oraison qu'elle définira par les *attitudes* ou selon son expression, comme ***prier dans les attitudes***.

Avant d'élucider ce concept d'attitude qui relève de la réflexion a posteriori sur son vécu, il nous faut donc préciser le lien entre les grâces des dons et la vie d'oraison. MdT a commencé par percevoir, de manière très classique, que la prière est par excellence le lieu de fidélité à ses grâces¹⁶. Mais plus tard elle va voir dans la grâce des dons la *cause formelle et efficiente de la prière car si tout chrétien doit prier, il est nécessaire qu'il soit Fils et prêtre*¹⁷, ce qu'elle nous expliquera mieux encore au terme des *Carnets*, en mai 1944, en reprenant une dernière fois Mt 6,6¹⁸ : *cette invitation du Verbe Incarné à une prière directe au Père atteste bien l'effusion dans ses membres, des dons. Car, pour prier le Père comme il convient, il faut être Fils et prêtre : c'est à la fois l'attestation de ces dons, de leur réalité en nous et des propriétés qu'ils nous confèrent, et de notre incorporation à la Très Sainte Humanité*. Remarquons au passage que désormais les dons ne la concernent plus elle seule mais sont présents chez tous les chrétiens de par le baptême qui les incorpore au Christ.

Venons-en aux *attitudes*, malgré les analyses complexes et parfois peu évidentes de MdT et tentons une rapide synthèse.

Aux termes extrêmes, il y a deux « natures » absolument hétérogènes : la Déité et la nature humaine, avec pour chacune ce trait propre aux seules natures spirituelles qui est d'être personnelles. D'un côté donc le Père, le Fils et l'Esprit, de l'autre la personne humaine. Entre les deux une distance abyssale ontologiquement et aussi à cause du péché.

Il revient aux dons d'établir la jonction entre déité et humanité. Leur source est en Dieu, l'homme ne pouvant se les offrir à lui-même. Et c'est le Verbe Incarné qui nous les révèle et nous les transmet en sa Pâque rédemptrice et jusqu'en chaque eucharistie. En nous, ils ont pour lieu le centre substantiel de l'âme, lieu habituellement totalement caché à l'homme mais qu'ils atteignent en l'informant, c'est-à-dire en nous transformant par une *empreinte*, un *caractère* – où nous retrouvons bien sûr le caractère baptismal. Ils sont du côté de l'être et non pas du mouvement ou de l'agir. Enfin ils sont à la fois doubles (sacerdoce et filiation) selon ce que MdT a expérimenté et un en ce qu'ils qualifient la mission du Verbe Incarné. Chez nous, ils sont ordonnés à notre vie divine et permettent de perfectionner tout à la fois notre être et nos facultés.

Les attitudes au même titre que les vertus infuses sont quant à elles le déploiement des dons. Mais à la différence de ces dernières qui gouvernent les opérations ad extra des facultés, elles sont des *dispositions stables* et permanentes, des *états d'âme* qui qualifient notre être et non pas notre agir ; cependant *elles n'affectent pas l'être en tant qu'être, mais*

¹⁶ 19 avril 42, II, p. 273.

¹⁷ 17 septembre 42, III, p. 321.

¹⁸ IV, p. 2591/1538 (il s'agit ici de la pagination des manuscrits).

*sa forme et ses propriétés*¹⁹. A ce titre elles relèvent de l'ordre de la passivité, d'une passivité qui n'est pas simple réceptivité, mais qui, à la manière des habitus actifs, est accoutumance à la forme nouvelle, adaptation aux dons : c'est à la fois un *libre consentement* et une *ouverture* de toute l'humanité profonde se rendant présente à Dieu. La conscience ne peut donc commencer à percevoir la possibilité et l'existence en elle-même des attitudes qu'au moment de la raison, une fois passé le seuil du *clauso ostio*.

Plus concrètement, MdT explicite que *l'attitude filiale est contemplative – d'où résulte la perfection dans la créature, l'attitude sacerdotale est adoratrice – d'où résulte l'immolation de la créature. La sainteté est la mesure de la perfection de l'une et de l'autre*²⁰. Ailleurs elle qualifiera l'attitude filiale par *l'adhésion*, l'amour unitif, la disposition à *demeurer* dans l'union et l'attitude sacerdotale par *l'adoration glorifiante* ou encore une *tendance* inextinguible vers l'Au-delà de tout. Le siège de ces attitudes n'est pas facile à identifier ; c'est, dit-elle, *quelque chose d'intermédiaire entre la nature et les actes, comme un centre surnaturel de la personne*²¹. A la substance de l'âme Dieu communiquerait donc les dons, aux facultés les vertus infuses et à la personne les attitudes. Il me semble qu'avec beaucoup de perspicacité MdT a compris la nécessité de forger cette notion pour rendre compte des dispositions à être que nous donne la grâce à côté de dispositions à agir, des dispositions à faire retour vers Dieu. Comme elle l'écrit magnifiquement, les attitudes *intériorisent l'âme en Dieu*, la référant toute au Père. Elles sont le moment proprement christologique de la prière de Mdt²².

Et je dois avouer mon émerveillement à découvrir sous une plume chrétienne la capacité à évoquer, au plus profond de la personne, un être-là dans le non-agir, fruit de la grâce du Christ, qui rejoint tout autant notre vécu à l'oraison que ce que les anciennes spiritualités de l'Orient ne cessent de répéter mais pour quoi notre théologie spirituelle ne connaît que la notion générique et souvent vague d'oraison passive. Une sainte néanmoins, tout à fait contemporaine de Marie, nous conduit au même paysage intérieur : il s'agit d'Edith Stein dans *La science de la Croix*, son dernier livre sur la doctrine de Jean de la Croix, et plus précisément dans les pages admirables sur « le fond de l'âme » et sa liberté où Edith Stein nous livre le dernier mot de sa phénoménologie de la personne humaine²³.

¹⁹ 2 janvier 42, p. 423.

²⁰ 27 janvier, I, p.465.

²¹ 27 juin 42, II, p.572.

²² Il faudrait creuser cette dimension christologique des attitudes. Elle nous est livrée dans les textes assez mystérieux où MdT affirme que la persévérance dans les attitudes fait qu'elles deviennent des *voies*, la différence consistant en ce que l'attitude dispose à tandis que la voie conduit infailliblement à... Bien plus, la voie, qui pour finir s'identifie à Celui qui a dit *Ego sum via... n'est pas une voie à parcourir mais une voie qui transporte d'elle-même...* (14 février 42, II, p. 77.) Et toujours (cf. le 9 juillet 42, III, p.38) Mdt en fournit le même exemple : la grâce des 14-15 juin 41 où elle fut *dans le Christ comme en une transparence...* Dès lors, comment ne pas ne pas évoquer la ressemblance de cette « voie » avec le Christ-Pont de Catherine de Sienne ?

²³ Edith Stein, *La Science de la Croix*, Ed Nauwelaerts, 1998, p.170-203. A titre d'exemple, voici une de ses premières conclusions : *Dieu touche par son essence le fond intime de l'âme que notre Père désigne aussi comme l'essence de celle-ci... Le fond intime de l'âme est comme le cœur et la source de sa vie personnelle en*

Avec la notion d'attitude *refluant en amont* vers les dons nous pouvons enfin donner tout leur sens aux belles métaphores que MdT utilise pour dire l'état d'oraison : celle, si justement célèbre de la descente verticale au fond de la mine, celle de la coulée au fond de soi qui se révèle être au terme une élévation, celle de la double empreinte, vide et en creux dans un premier temps, puis de plénitude par la seconde venue de Dieu. Il y a encore en 1945, la métaphore du cratère ténébreux de Dieu en son mystère dont elle-même en sa nature limitée est le contour, ce qui bien sûr est paradoxal. Mais la plus belle à mes yeux est celle de la chute ascendante : *Quand je vais à l'oraison solitaire, c'est comme si je pouvais me laisser aller à l'attraction de la pesanteur, sans que rien s'interpose. J'y vais comme une pauvre pierre, ayant un cœur de pierre et souvent, presque tout de suite, j'éprouve cette espèce de chute, mais ascendante, en Dieu comme en une pesanteur*²⁴.

*

In sinu Patris

Le lieu où Dieu attire MdT et que nous allons scruter à présent n'est autre que le sein du Père. Le lieu de l'union, au terme et au sommet de son oraison est, selon son expression *in sinu Patris*. Ce fut là le don de la grâce mais ce fut aussi l'objet constant de son désir spirituel. Ne répète-t-elle pas en bien des pages que *Ma vocation est au Père*, ajoutant avec humilité le 3 mai 42 : *vocation qui n'est pas mienne mais qui relève toute entière du bon plaisir du Père*²⁵. Cela nous renvoie au thème récurrent de *l'attraction* du Père. Il vaut la peine d'écouter la relation d'une oraison particulièrement caractéristique de sa prière d'abord *clauso ostio*, puis dans les attitudes pour aboutir au sein du Père :

*Je cherchais le Père du regard de mon âme et j'étais dans l'impuissance de rien contempler, de rien faire – et cela a duré longtemps. Enfin je me souvins de ma liberté d'offrande – et j'offris, à la manière dont le Seigneur me l'a enseigné et en son sacerdoce sa Très Sainte humanité – et aussitôt que je l'eus fait, je fus prise dans l'Étreinte, et je passais par elle de l'offrande d'immolation dans la Relation, de la Relation dans le Verbe et du Verbe in sinu Patris.*²⁶

A quoi fait-elle référence sinon au Verbe du Prologue johannique ? Et ce grand mystère du Dieu Monogène se tenant *in sinu Patris*. Le Verbe nous le « raconte » ou encore il nous y « conduit » selon le sens possible du verbe *exégêsen* du v. 18. Et c'est là précisément que MdT se trouve conduite et introduite. Reprenant dans ses *Carnets* ces nombreuses expériences, elle cherchera à définir ce qu'est ce sein du Père tel qu'elle le vit : *Ce n'est pas seulement la personne même du Père considérée en elle-même – mais c'est cela, et cela inséparablement des Processions divines dont ce sein est le lieu, le Principe, et signifie*

même temps que le lieu approprié de ses rencontres avec d'autres vies personnelles. Un contact de personne à personne n'est possible que dans le fond intime de l'âme (p. 200). Mais il faudrait lire la totalité de ces pages éclairantes par leur rigueur et leur originalité.

²⁴ Texte cité par Eric de Clermont-Tonnerre.

²⁵ II, p. 330.

²⁶ 23 mai 42, II, p. 432.

*le mystère : et il n'y a pas de ciel des cieux, ni de mystère des mystères qui soit au-delà.*²⁷ On ne peut qu'être subjuguée de l'aisance et de la maîtrise avec laquelle elle parvient à exprimer ici le mystère de la « primauté fontale » du Père dans la Trinité et par la sûreté avec laquelle elle comprend que le mystère de la Dèité, entendons de l'unité de l'essence divine n'est pas à chercher ailleurs et au-delà des relations des Personnes divines qui s'originent, au sens le plus fort du terme, dans le sein du Père. Du coup l'audace de son désir spirituel nous apparaît encore plus nettement, comparable à celui de la petite Thérèse qui s'écriait : *Je choisis tout !* Et de fait une parole reçue du Père lui dit un jour : *Entre dans l'impossible.*

Cependant, il nous faut ajouter que Mdt semble avoir deux manières de demeurer dans le sein du Père selon la grâce qu'elle reçoit : tantôt elle y est avec le regard du Verbe contemplant son Père, tantôt elle s'y trouve expérimentant les Relations des Personnes divines comme à partir de la paternité même du Père²⁸, ce qui est absolument inouï.

Ces grâces *in sinu Patris* sont nombreuses même si leur transcription est nettement plus sobre et concise que pour tout ce qui concerne sacerdoce et filiation. Je me suis plu à en relever les divers registres métaphoriques parce que chacun apporte un nouvel éclairage sur la nature de l'union divine.

Il y a d'abord, en consonance parfaite avec le grand héritage judéo-chrétien et la révélation, le simple registre du nommer ou du dire. Nous la voyons au fil des jours passer de l'incapacité de *dire Père* à l'audace de le faire par l'Esprit et dans le Verbe²⁹, ce qui, instantanément produit une fulgurance de lumière ou encore une *trouée* dans la Paternité de Dieu pour elle, ouverture qui, dit-elle, ne se refermera plus.

Un second registre emprunte ses images aux éléments naturels. Nous y trouvons la coulée, *l'écoulement de gloire, le flot d'amour*, images qui renvoient à une expérience de comblement et de plénitude totale pour elle. L'image de la vague déferlante connote davantage le mystère de l'attraction invincible du Père³⁰ et, du côté de Mdt, tantôt sa faiblesse devant une telle toute-puissance qui *l'aspire*, tantôt au contraire la force de son propre désir³¹ comme une autre vague qui s'avancerait à l'encontre de la vague divine.

Le troisième registre est celui des images bibliques que Mdt n'hésite pas à lire de façon toute nouvelle. Dans une contemplation liturgique de la fête de l'Ascension en 1941, elle voit ainsi l'âme devenue *trône du Père* qui y *établit sa demeure* ; le Christ, lui, siège à la droite du Père. Une des plus belles est certainement l'image du souper de l'Apocalypse³² où les déplacements sont multiples : il s'agit de souper avec le Père et non avec le Verbe, et

²⁷ 18 février 42, II, p. 101.

²⁸ Cf. la relation tout à fait explicite du 24 août 41, I p. 233.

²⁹ 12 février 41, I, p. 168 ; 18 juin 41, I, p. 203 ; 14 août 42, III, p. 185 ; 3 août 42, III, p. 127-128.

³⁰ 7 mars 42, II, p. 175.

³¹ 4 mars 42, II, p. 164.

³² 7 juin 41, I, p. 191

surtout il s'agit de souper *l'un de l'autre* dans une délectation mutuelle³³ qui est aussi absorption mutuelle. L'image est sobre et délicate, le sens assez audacieux. En récitant le verset *in manus*³⁴, elle est projetée dans le sein du Père et cette fois c'est la toute-puissance de l'emprise qui est signifiée comme lorsqu'elle sent la main du Père *s'appesantir* sur elle³⁵. Mais on trouve aussi le repos dans le sein du Père³⁶ à l'instar de celui du 7^e jour ou de celui promis aux croyants dans *l'Épître au Hébreux*. Là il lui semble dépasser toutes les opérations divines pour se tenir dans la présence à soi de Dieu, une et simple, dans le non-manifesté.

Enfin, MdT utilise aussi le registre nuptial, commun à tant de mystiques. Ce qui l'est infiniment moins c'est d'envisager la relation au Père sous le mode de la nuptialité comme elle le fait à plusieurs reprises. Nous y rencontrons d'abord *le baiser*³⁷, indice traditionnel de la relation Père/Fils et qui signe ici sa participation à la vie trinitaire, *vie en vie*³⁸, tout en supposant l'élévation de l'âme à égalité d'être avec le Père³⁹. Nous rencontrons ensuite *l'étreinte* dans laquelle il lui est donné de comprendre que l'union au Père est indissociablement union aux trois personnes divines dans le mystère de leurs Relations, et cela avec une connotation de force : comme emportée hors d'elle-même, ce qui est rare chez elle, elle nous dit que *j'étais plus en cette étreinte qu'en mon âme et en ma vie*⁴⁰.

Nous ne pouvons achever ce parcours sans relever pour finir la grâce quasi rhénane du 12 novembre 42 où il lui est donné d'expérimenter d'avoir part à la génération du Verbe par le Père en son âme : *il s'est passé ceci que j'ai reçu comme l'expérience que le Père engendre en moi le Fils*⁴¹. Là encore un déplacement est opéré dans la mesure où il retourne ici du mystère de l'engendrement et non d'abord celui de la naissance du Verbe. Il faudrait lire tout ce texte sublime qui culmine avec l'image de la *déchirure du voile* de la divinité pour dire à la fois l'événement nouveau qu'est cette expérience et le fait que sa réalité profonde, jusque-là voilée, demeurerait éternellement en l'âme.

Ces métaphores désignent toutes, mais avec diverses connotations, la pleine inhabitation en son âme de tout le mystère de la divinité. Ni simple présence d'immensité, ni accueil de la seule grâce sanctifiante, Dieu vient habiter en son fond dans ses Relations et sa puissance d'Origine. On croirait entendre comme une réponse à la prière du *ut unum sint* de Jésus en Jean ou à celle de Paul nous promettant d'*entrer par notre plénitude dans toute la plénitude de Dieu*. Et pour signifier davantage encore sa participation à la vie trinitaire, MdT parlera, toujours comme Jean, d'inhabitation *réci-proque*, ou de *compénétration*

³³ Cf. aussi 5 mai 42, II, p. 335 ; parole du 22 mai 42 II, p. 426.

³⁴ 12 janvier 42, I, p. 436.

³⁵ 11 décembre 41, I, p.370.

³⁶ 24 avril 42, II, p. 287.

³⁷ 16 août41, I, p. 228.

³⁸ 16 décembre 41, I, p. 149.

³⁹ 31 août 41, I, p.239.

⁴⁰ 10 novembre 41, I, p. 325.

⁴¹ III, p. 507-509

substantielle, enfoncement de l'âme dans le mystère et en même temps du mystère dans l'âme⁴².

In sinu Patris dit donc la découverte d'un lieu, à vrai dire un « lieu commun » au Père et à l'âme, par double et mutuel transfert. Pour l'âme, le transport la mène de l'ego superficiel au soi profond par et en Jésus via les dons et les attitudes. Pour Dieu, c'est l'envoi du Fils qui le mène à l'homme et le lui ramène rédimé. Lieu d'un transfert, *in sinu Patris* est aussi bien sûr le lieu de la grande transformation, celle de la *déification*. A plusieurs reprises, dans cette participation à la vie de Dieu, MdT voit son âme comme *resplendissante* et *glorifiée*. Au point que la frontière entre la vie éternelle et celle de la terre semble presque abolie car *il y a si peu pour Dieu de la foi à la vision et de la grâce à la gloire !*⁴³ La différence est seulement de notre côté, en Dieu c'est tout un !

Pourtant, cette déification qui glorifie l'âme n'aboutit nullement à une transsubstantiation de l'âme dont la substance demeure jusqu'en l'éternité finie et créée. Et MdT de trouver dans la subsistance à jamais de cette différence ontologique la raison pour laquelle l'attitude sacerdotale persistera jusque dans la gloire : *il faudra bien qu'éternellement, sous l'adhésion qui se fera par la filiation, au plan de la déification, il demeure la tendance totale, foncière, substantielle, qui, elle relève du sacerdoce*⁴⁴. Que de cohérence et de profondeur théologique pour dire son expérience singulière et néanmoins proche aussi bien de la mystique d'Eckhart que de *La Vive Flamme* de Jean de la Croix !

*

Il est temps de conclure. J'espère avoir pu montrer tout à la fois la singularité et la catholicité, à tous les sens du terme, de ce chemin d'oraison. L'étudier m'a permis de comprendre cette parole qu'elle avait reçue du Père : *Je ne te demande pas de diriger les âmes, et cependant c'est à leur direction profonde que tu travailles*⁴⁵. Ce que nous retrouvons ailleurs sous la forme d'une sorte d'apophtegme : *Comparaison de l'arbre. Qu'importe ce qu'il adviendra du fruit, qui en usera ? est-ce l'arbre qui s'en nourrit ?... Un bon arbre produit de bons fruits – mais si bons qu'ils soient, ils ne sont pas pour lui ; sa gloire est de les produire, et d'autres les goûtent et s'en nourrissent. Les fruits ne sont pas pour l'arbre...*⁴⁶

⁴² 10 juillet 42, III, p. 44-45.

⁴³ 10 septembre 41, I, p. 247.

⁴⁴ 17 novembre 42, III, p. 526.

⁴⁵ 8 août 42, III, p. 151.

⁴⁶ 26 décembre 41, I, p. 412.

ANNEXE 1

L'oraison de MdT dans les dernières années de sa vie.

A cette époque si les conflits, intérieurs ou avec sa communauté, se sont apaisés, l'époque des grandes grâces est elle aussi passée, il n'en reste que l'énorme travail de dactylographie des *Carnets*. Les caractéristiques que nous avons identifiées comme étant la voie personnelle de l'oraison de MdT sont-elles encore pertinentes dans sa vie de prière solitaire à la Cambuse de Flavigny ? Quelques renseignements peuvent être trouvés dans sa correspondance avec le P. Beyer tout particulièrement.

Ce qui frappe au premier titre c'est que désormais MdT insiste beaucoup sur le fait que sa prière est une prière dans la foi nue. Elle écrit le 2 mai 75 : *Je n'y fais rien qu'adhérer au Seigneur dans la Foi*. Et le 5 février 75, de manière plus précise encore, elle note : *n'ayant d'autre occupation pendant l'oraison que de demeurer par la Foi dans cette adhésion silencieuse, aride et pauvre, accompagnée d'une extrême confusion de moi-même*. On ne peut être plus explicite pour signifier que son oraison, extérieurement, a rejoint le régime commun où l'on prie sans rien sentir, sans grâces extraordinaires.

Néanmoins, chacune des dimensions que nous avons analysées demeure bien vivante dans son oraison.

Prier dans les attitudes – Le terme d'*adhésion* qui chez elle est quasiment un terme technique rappelle avec grande sobriété mais avec précision qu'elle prie dans une attitude filiale, cette attitude qui, disait-elle dès le 3 novembre 41, est l'attitude *essentielle, fondamentale* à laquelle l'attitude sacerdotale, ce vers quoi elle se sentait si fortement attirée à l'époque des grandes grâces, est relative. Pour nous en convaincre, il suffit de relever qu'elle revient plusieurs fois sur cette adhésion. *C'est une adhésion à prendre le vertige*, écrit-elle le 2 mai 75, *et je n'oserais jamais s'il n'y avait la Très Sainte Humanité du Christ et son précieux Sang*, texte où nous retrouvons à la fois l'attitude filiale et, comme son moyen, l'attitude sacerdotale. Mais pourquoi donc l'adhésion est-elle si vertigineuse ? C'est que, écrit-elle toujours au P. Beyer le 5 février 75, *elle me transporte jusqu'au terme du mystère*, ou encore le 26 juin 76, *elle m'emporte jusqu'au terme de la Foi*.

Le terme de la foi : n'est-ce pas la manière plus sobrement ecclésiale de dire *in sinu Patris* ? Au terme de sa vie, MdT semble avoir accompli une harmonie existentielle profonde entre son appel singulier et le dépôt de la Tradition. Ce qu'elle a vécu, c'est bien ce que la Foi propose à celui qui s'ouvre à elle. Écoutons-la dire au P. Beyer toujours, le 5 décembre 76 : *La Foi conduit à Celui qui la donne – bien au-delà de toute expérience ou conviction personnelle – au-delà aussi de ce qu'oserait l'amour, si Dieu ne l'assistait du mystère même de son propre amour*. Comment le lecteur des *Carnets* n'identifierait-il pas ce « terme de la Foi » avec le mystère de l'Étreinte du Père ? Et cette visée vertigineuse peut être pleine d'assurance puisque, note-t-elle très justement, *le contenu de la foi est objectif*.

Cependant désormais, cela est vécu pour elle aussi comme dans la nuit :

Oui, c'est bien cela que j'éprouve : que Dieu m'attire jusqu'au terme de son mystère, mais dans la nuit, la non-expérience. Face à cet appel comment désirerais-je consolations joie et facilité ? C'est trop grave et trop ineffable pour s'arrêter à ces balayures. (5 février 75)

Il m'a semblé que ces textes de la fin de sa vie signaient l'authenticité de sa voie toute personnelle.

ANNEXE 2

Remarques sur les différentes formes des grâces reçues à l'oraison

21 avril 42⁴⁷ : *Le Seigneur se plaît à opérer en moi quatre effets de sa grâce toute-puissante et miséricordieuse, et d'énumérer lumières, expériences, paroles et transformations morales intérieures.* Quelle surprenante et complexe richesse de la grâce en elle ! Car, non seulement Dieu s'adresse à elle selon tous ces modes à la fois mais encore ils se succèdent et s'entrelacent selon un rythme très soutenu, et à certaines périodes presque haletant. Rappelons-nous comme elle se plaint de ne pas arriver à tout noter...

J'ai relevé quelques précisions éclairantes et enrichissantes pour nous sur ces différentes formes de la grâce.

Le 8 novembre 42, elle dit des **paroles** : *elles sont accompagnées d'une très vive certitude que c'est cela que le Père veut de moi ou me propose... c'est comme une union de mon esprit au sien relativement à moi, union dont la fusion se fait au moyen de mots revêtant sa lumière, très nette, très précise, très incisive en moi-même.* Des paroles performatrices donc, qui accomplissent dans la destinataire ce qu'elles disent. A cette nuance près relevée le 23 juillet 42⁴⁸ qu'*elles ne s'imposent pas* et cela pour deux raisons. La première est très inattendue : les paroles accomplissent ce qu'elles disent en MdT avant même qu'elle ait eu le temps de donner son acquiescement, Dieu allant plus vite que l'âme ! L'autre met au contraire en œuvre la liberté puisque les paroles appellent toujours à une fidélité librement consentie : *vouloir demeurer sous l'effet reçu, librement, par choix de persévérance volontaire dans ce que le Père a directement inauguré en moi.*

Les **lumières**, elles, *sont données sans mots*, écrit-elle le 10 décembre 41. Elles sont un dévoilement de l'intérieur des mystères. *Elles font franchir des espaces vertigineux, découvrent des rapports de l'infini à l'infini ! et font des synthèses d'infini et de fini à l'infini ! C'est plus rapide et plus mobile que la lumière – et en même temps c'est éternel, stable et immobile.*⁴⁹ De l'ordre de la vision, elles paraissent relever de l'intuition intellectuelle, qui peut séduire le cœur désireux d'uni-totalité de MdT. Elles sont présentes dès la toute première grâce du 11 août 29 dont la rédaction ultérieure est scandée par les expressions *je*

⁴⁷ II, p.275.

⁴⁸ III, p.73.

⁴⁹ 12 juin 42, II, p. 511.

vis, je connus, et je vis... et elles accompagneront aussi la série des grâces sacerdotales de 1941. L'excès de leur lumière d'unité sur un esprit fini produit deux réactions chez l'orante : la première fut *le travail... de revêtir de mots*, sorte de quadrature du cercle puisqu'il s'agira de réussir à diffracter l'un vu dans le multiple des mots⁵⁰. Les lumières sont aussi comme une motion pour le désir spirituel, désir qui ne peut s'exaucer lui-même : *quand je les ai reçues, je voudrais à mon tour y pénétrer ; mais les pénétrer relève de la grâce comme les recevoir et les percevoir*⁵¹.

Quant aux **expériences**, elles supposent un saut qualitatif par rapport aux lumières. Ce saut, Mdt le définit comme le saut de *l'idée à la réalité* lors de la grande grâce du 15 juin 41⁵². L'opposition n'est pas à entendre comme la simple opposition de l'abstrait et du concret ou du connu et du « ressenti ». L'expérience, c'est d'abord et fondamentalement l'abolition de la distance, pourtant réelle ontologiquement, entre Dieu et l'âme en son fond. L'expérience c'est toujours l'expérience de l'union. Pour le dire, elle choisit l'image très forte de la *coagulation*⁵³, l'âme se trouvant comme coagulée à l'« objet » qu'elle expérimente ainsi : *elle devient elle-même relation vivante à cet objet, elle s'y voit incluse et non plus étrangère – elle l'intéresse et lui devient intérieure en même temps qu'elle en est comme imbibée au-dedans*. Il y a là le travail de la grâce du côté de Dieu, et du côté de l'âme consentement de foi et d'amour dans leur puissance maximale. Si l'expérience ressentie est passagère, comme toute expérience, l'union qu'elle dénote est stable et durable. Huit jours après la grâce du 15 juin 41 nous avons relevé cette remarque théologiquement très profonde : *Pendant Matines, toute froide ; vers la fin compris que l'union substantielle demeure bien que l'expérience soit passée... l'âme rentre dans l'état de foi pure, mais c'est une foi très enrichie, une foi qui sait, qui voit, qui goûte tout autrement qu'avant*⁵⁴. Il me semble que nous avons là une clef pour comprendre plus profondément l'écriture de Mdt, écriture après la grâce et hors la grâce vécue mais écriture de qui conserve au fond de soi à jamais le don reçu, écriture-mémorial qui actualise ce qu'elle rappelle.

Sr Marie o.p., monastère de Langeac

⁵⁰ Cf. le 10 décembre 41, I, p. 367.

⁵¹ 12 juin 42, II, p. 511.

⁵² I, p. 199.

⁵³ 10 juillet 42, III, p. 44-45.

⁵⁴ 26 juin 41, I, p. 213.